

VARESI Valerio, *La pension de la via Saffi* (Agullo noir, 2017, 300 p., trad. Florence Rigollet) titre it. *L'Affittacamere* (Frassinelli, 2004)



Valerio Varesi est né en 1959 à Turin. *La pension de la via Saffi* est son cinquième livre d'une série où il est question des enquêtes du commissaire Soneri. Il en a écrit, depuis, bien d'autres.

L'histoire se passe dans un quartier populaire de Parme, en hiver. A la lecture de ce roman, on n'a pas vraiment envie de visiter Parme, il y fait sombre et froid, le brouillard est permanent. Une atmosphère de spleen, décor où se fond parfaitement le personnage principal, le commissaire Soneri lui-même, mélancolique et solitaire. La veille de Noël, il est appelé dans une pension de la via Saffi, la propriétaire Ghitta Tagliavini, une femme âgée, ne donne plus signe de vie, et pour cause, il la retrouve morte, assassinée. Soneri connaît la victime. Autrefois, alors qu'il était étudiant, il a fréquenté cette pension. Sa future femme, Ada, y logeait. Depuis Ada est morte en couches, l'enfant aussi. Cette affaire va donc obliger le commissaire à un retour sur son propre passé. L'enquête va d'ailleurs lui en révéler une face cachée. La pension de la via Saffi n'héberge pas seulement des étudiants, mais aussi les ébats illégitimes des notables de la ville. C'est surtout le terrain de tout un trafic politique et maffieux. Il semblerait que Ghitta Tagliavini, mue par l'ambition et la vengeance de ses origines de paria, en plus d'être aussi une "faiseuse d'anges", tenait les ficelles de ce chantage cynique. Soneri va alors mener une double enquête : celle autour du meurtre de Ghitta et une autre : qui était vraiment son épouse Ada ?

Ce livre, par son style (celui de Varesi, celui de la traductrice ?) est plaisant à lire. Il présente une galerie de portraits savoureux : celui du commissaire, marcheur éperdu, misanthrope, désabusé, ironisant sur lui-même, mais également celui de Fadiga le clochard idéaliste, du Frère Fiorenzo confesseur franciscain, ou d'Elvira l'entremetteuse et de bien d'autres encore. On se perd tout de même dans les mobiles des uns et des autres, les intérêts politiques des fascistes et ceux des communistes, les pots de vin des affairistes qui retournent leur veste politique suivant leurs intérêts, sans compter l'amertume de tous ceux qui font les frais de cette nébuleuse. Ce livre pose la question de la mémoire. Nous restitue-t-elle la véracité des événements ? A moins que le temps embellisse les faits, pour mieux échapper à la médiocrité de notre condition ?

Marie SALADIN  
septembre 2019